NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

88 N° 4 1966

Actualité de l'Évangile pour l'Église de notre temps

Jean CLÉMENCE (s.j.)

p. 337 - 357

https://www.nrt.be/fr/articles/actualite-de-l-evangile-pour-l-eglise-de-notre-temps-1490

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

Actualité de l'Evangile pour l'Eglise de notre temps

L'exigence du dialogue.

Les options contradictoires des catholiques à l'heure actuelle un peu dans tous les domaines s'expliquent à la fois par des motifs subjectifs plus ou moins inconscients et par des raisons objectives d'ordre scientifique, philosophique et théologique. Ceux qui n'ont nulle conscience des motivations secrètes de leurs options ne peuvent être que sectaires et fanatiques dans la présentation et la justification de leurs thèses théoriques et pratiques ; ils affirment péremptoirement : « Il n'y a que ceci » ou « Il n'y a que cela » ; ils se fourvoient inévitablement dans l'un ou l'autre des deux extrémismes que l'on nomme intégrisme et progressisme. C'est la divergence sans contact possible avec l'autre, le conflit de deux monologues, un phénomène de paranoïa et de schizophrénie individuelles ou collectives. Il devrait être entendu entre catholiques qu'intégrisme et progressisme sont deux erreurs qui relèvent plus d'une affectivité demeurée infantile, sinon morbide, que d'une intelligence dévoyée, et que l'on doit s'interdire, sous peine d'être infidèle à la charité évangélique, qui ne juge jamais les personnes mais se met à leur service pour leur progrès, de qualifier qui que ce soit d'intégriste ou de progressiste.

Ceux qui ont conscience des motivations secrètes de leurs options réserveront toujours sa place — plus ou moins, à la mesure de leur lucidité sur eux-mêmes, — dans la manifestation de leur pensée, à la vérité complémentaire de celle qu'ils soutiennent.

Ceux qui sont lucides, mais d'une lucidité non encore réfléchie, utiliseront dans leurs controverses le schème classique : « Sans doute il y a ceci, mais il y a aussi cela », tandis que leurs adversaires d'égale lucidité diront : « Sans doute il y a cela, mais il y a aussi ceci ». L'on reste adversaires, mais adversaires qui s'estiment et ne se méprisent

jamais, entre qui sont toujours possibles de loyales concessions, mais qui ne peuvent qu'affirmer, sans jamais l'entrevoir vraiment, leur réconciliation ; c'est la divergence avec contact sans cesse maintenu, c'est l'affrontement de deux monologues en mal de dialogue.

Ceux dont la lucidité est réfléchie utilisent la méthode dialectique et valorisent ainsi leurs adversaires en partenaires : « Ceci entraîne cela, mais cela entraîne ceci ; mon point de vue engendre le vôtre, comme le vôtre engendre le mien ». Le vrai dialogue est devenu possible par la dialectique sous-jacente à la pensée de chaque interlocuteur. Aucun des deux ne prétend exprimer toute la richesse de la vérité ; la réconciliation existe, mais elle est en devenir perpétuel ; c'est la convergence vers l'unité, cette unité qui, parce qu'elle nous dépasse tous, ne saurait être le fruit de notre effort même commun, mais est le don qu'il s'agit de nous disposer, par le dialogue fraternel et dialectique, à recevoir toujours mieux.

Pour favoriser ce dialogue, il est donc nécessaire de définir à la fois une spiritualité commune, l'esprit même du dialogue, et les points de vue antithétiques qui constituent les pôles nécessaires du dialogue. La thèse et l'antithèse sans cesse affrontées et confrontées, affirmées et dépassées — en n'oubliant jamais que la thèse de l'un des interlocuteurs est l'antithèse de l'autre et que son antithèse est la thèse de son partenaire — permettent une visée toujours plus exacte, toujours plus précise, toujours plus loyale, toujours plus sereine, de la synthèse jamais possédée, toujours mieux espérée, constamment appelée et humblement accueillie.

Thèse et antithèse constituent le point de vue objectif sur le dialogue, sa structure, tandis que la visée de la synthèse définit le point de vue subjectif et fait le rythme du dialogue.

Examinons dans cette perspective une opposition qui se retrouve, explicite ou latente, dans la plupart des controverses ou des recherches actuelles, qui est au cœur du dialogue engagé entre l'Eglise et le monde moderne, entre le chrétien et l'homme contemporain, et qui sous-tend d'abord, nous semble-t-il, la dialectique même de l'Evangile : l'opposition du théocentrisme et de l'anthropocentrisme.

La double perspective de l'Evangile.

Dans l'Evangile nous trouvons une double perspective proposée par Jésus : La perspective du double commandement : « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme, de tout ton esprit et de toute ta force... Tu aimeras ton prochain comme toi-même » (*Mc* 12, 30-31 ; *Mt* 22, 37-38 ; cfr *Lc* 10, 27) et la perspective de l'unique commandement : « Comme je vous ai aimés, aimez-vous les uns les autres » (*Jn* 13, 34-35 ; 15, 12 et 17).

La première perspective est objective et structurelle ; elle définit les points de vue antithétiques. La seconde est subjective et rythmique ; elle définit la visée synthétique.

Le double commandement propose un double objet à l'amour de l'homme : Dieu et le prochain. A l'intérieur même de chaque homme existe donc, doit exister un dialogue entre Dieu et le prochain. Tour à tour Dieu pourra être la thèse et le prochain l'antithèse, ou le prochain la thèse et Dieu l'antithèse. La première formule est celle du théocentrisme, la seconde, celle de l'anthropocentrisme, les deux n'étant vraies que dans la mesure où elles ne s'excluent pas, mais s'impliquent constamment. L'erreur de l'intégrisme est d'exclure la seconde, l'erreur du progressisme, d'exclure la première. La première est la vérité d'un christianisme de « droite », la seconde, celle d'un christianisme de « gauche ».

Mais le double commandement constitue une aporie, que seul surmontera l'unique commandement. Car, s'il faut aimer Dieu de tout son cœur, de toute son âme, de tout son esprit et de toute sa force, que reste-t-il pour aimer son prochain ? Si le premier commandement est totalitaire, comment le second peut-il lui être semblable (*Mt* 22, 39) ? C'est la difficulté théorique, qui se répercute en difficulté pratique : comment concilier dans nos vies la prière et l'action ? Peut-on faire la part de Dieu s'il faut tout lui donner ? Mais peut-on tout lui donner s'il faut aimer et donc servir son prochain ? Vérité de droite : Dieu premier servi ; vérité de gauche : servir son prochain c'est servir Dieu. Mais il y a l'erreur de droite : le piétisme, et l'erreur de gauche : l'activisme. Que de vies qui se veulent consacrées à Dieu — ce qui est non seulement légitime mais indispensable — et qui ne sont en réalité qu'égoïsme et repliement sur soi plus ou moins habilement camouflés. Que de vies qui se veulent consacrées au prochain — ce qui est tout aussi nécessaire — et qui ne sont que besoin de s'affirmer aux yeux des autres et à ses propres yeux ou « divertissement » au sens pascalien de ce terme. Sous prétexte d'aimer Dieu, on verse dans l'individualisme ; sous prétexte d'aimer son prochain, dans le « collectivisme ». La piété n'est vraie que par son extension universelle, l'action n'est authentique que par sa relation à Dieu. Illusion d'une vie intérieure qui n'a pas de rayonnement pour le prochain, illusion d'une vie extérieure qui n'a pas d'enracinement en Dieu.

Bien sûr, l'on a toujours affirmé que l'une ne va pas sans l'autre, que l'amour pour Dieu et l'amour pour le prochain sont un seul et même amour, mais cette évidence de foi a besoin d'être rendue évidente par la réflexion, et par une réflexion qui ne soit pas d'abord celle des théologiens, mais bien par une réflexion révélée, autant que la foi, par Dieu même. Chercher le comment du fait dans la foi et

par la foi n'est pas manquer de foi, puisque c'est vouloir que le fait soit droit ; chercher l'intelligence de la foi, c'est être fidèle à l'exigence même de la foi. « Crede ut intelligas », disait saint Augustin : crois pour comprendre.

C'est l'unique commandement formulé par Jésus même qui est la réflexion révélée et donne seul l'intelligence théorique et pratique du double commandement (cfr *Jn* 15, 12-15).

Si la perspective du double commandement est objective, — elle définit le double objet de l'amour, — celle de l'unique commandement est nettement subjective. « Tu aimeras Dieu », « Tu aimeras ton prochain », sont des formules qui fixent l'attention sur l'objet de l'amour ; « Aimez-vous les uns les autres » est une formule qui ne propose l'objet de l'amour qu'en affirmant qu'il est aussi le sujet de l'amour : nul n'aime sans être aimé, nul n'est aimé sans aimer lui aussi ; l'amour n'est le monopole de personne ; il est le don que chacun ne reçoit qu'en le communiquant, qu'il ne communique qu'en le recevant ; l'amour n'est personnel que parce qu'il est communautaire, il n'est communautaire que parce qu'il est personnel ; l'amour exclut tout individualisme, parce qu'il n'existe que dans l'unité, par l'unité, pour l'unité, et l'unité exclut tout collectivisme, parce qu'elle n'a sa source que dans l'amour et qu'elle est toute source d'amour.

La norme de l'amour dans le double commandement est, quand il s'agit du prochain, objective : « Tu aimeras ton prochain comme toi-même », c'est-à-dire : comme tu t'aimes toi-même. La règle d'or du Sermon sur la montagne en est le commentaire : « Tout ce que vous désirez que les autres fassent pour vous, faites-le vous-mêmes pour eux : voilà la Loi et les Prophètes » (*Mt* 7, 12 ; cfr *Lc* 6, 31). Mais, remarquons-le, cette règle d'or dans sa formulation amorce la réciprocité de l'amour, — qui sera pleinement explicitée et exclura toute perspective de marchandage intéressé dans l'unique commandement : « Aimez-vous les uns les autres » ; — c'est peut-être la raison pour laquelle lui est appliquée la formule : « Voilà la Loi et les Prophètes », qui dans Matthieu (22, 40) est appliquée au double commandement ; ce qui permettra à saint Paul d'affirmer dans l'épître aux Romains, en pensant au « Tu aimeras ton prochain comme toi-même », mais compris à la lumière du commandement nouveau donné par Jésus : « La charité — il s'agit de la charité fraternelle — est donc la Loi dans sa plénitude » (*Rm* 13, 10) ou plus explicitement encore dans l'épître aux Galates : « Par la charité mettez-vous au service les uns des autres ; car un seul précepte contient toute la loi en sa plénitude : Tu aimeras ton prochain comme toi-même » (*Ga* 5, 14 ; cfr *Co* 3, 14).

Dans l'unique commandement la norme de l'amour est subjective : **« Comme je vous ai aimés... ». Le modèle unique de l'amour dont**

nous devons nous aimer les uns les autres est Jésus-Christ, mais il n'est ce modèle unique de l'amour que parce qu'il en est l'unique source, puisqu'il est le Fils éternel de Dieu fait homme pour nous révéler, en nous aimant tous, inséparablement l'amour dont nous sommes tous aimés et celui dont nous devenons capables de nous aimer les uns les autres. Notre amour ne sera cet amour à la fois personnel et communautaire, cet amour à la fois principe et fruit de l'unité, défini par le « Aimez-vous les uns les autres », que si nous participons à l'amour même de Jésus-Christ pour les hommes, c'est-à-dire à l'amour dont le Père aime le Fils et en lui tous les hommes. L'universalité de l'amour n'est possible que pour ceux qui, par le Christ, avec le Christ, dans le Christ, aiment divinement. « Comme le Père m'a aimé, moi aussi je vous ai aimés... Comme je vous ai aimés, aimez-vous les uns les autres » (*Jn* 15, 9. 12). L'accent n'est plus sur l'objet de l'amour, mais sur la manière d'aimer, sur l'amour même, sur l'attitude intime du sujet qui aime.

Dans une formule comme « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu » ou « Tu aimeras ton prochain », l'accent peut être mis ou sur le complément d'objet direct « le Seigneur ton Dieu », « ton prochain », ou sur le verbe « tu aimeras », qui définit l'attitude du sujet. Le double commandement — double par son objet — est unique par son verbe et donc par son sujet ; c'est ce qui permet à la théologie d'affirmer que l'amour pour Dieu et l'amour pour le prochain sont un seul et même amour ; mais la duplicité même de l'objet attire l'attention sur l'objet, ce qui entraîne nécessairement une apparence au moins de rivalité, de concurrence, entre Dieu et le prochain, comme entre les différents prochains possibles, d'où la question du légiste à Jésus : « Et qui est mon prochain ? » (*Lc* 10, 26), apparence de rivalité et de concurrence qui explique les difficultés concrètes, pratiques, que nous avons à concilier en fait les exigences de la prière, du culte à rendre à Dieu, et celles de l'action, du service du prochain, aussi bien que les devoirs souvent divergents et opposés qu'implique le service d'un prochain nécessairement multiple.

L'unique commandement, lui, parce qu'il met l'accent sur l'amour, sur les sujets qui aiment, surmonte la multiplicité des objets d'amour sans les supprimer, sans en sacrifier aucun. L'unique sujet de l'amour est Dieu, qui est Père, Fils et Saint-Esprit, donc en réalité trinité de sujets ; par Jésus-Christ et en Jésus-Christ le Père nous communique l'Esprit qui nous fait sujets en nous apprenant à nous aimer les uns les autres comme nous sommes aimés. Nous n'aimons les autres que pour leur permettre d'aimer à leur tour et qu'en bénéficiant de leur amour, ce qui réalise progressivement l'unité entre tous les hommes. Cette unité, participation à l'unité des trois personnes divines, que Jésus dans sa prière sacerdotale a demandée au Père

pour ses disciples et pour ceux qui sur leur parole croiraient en son nom, afin que le monde croie à sa mission divine (*Jn* 17, 11. 20-21), c'est l'Eglise, unité en croissance à travers l'espace et le temps de l'humanité — divisée, morcelée, éparpillée par le péché, fait d'égoïsme et de suffisance, — unité qui est le fruit du sacrifice de Jésus, qui, au témoignage de saint Jean, « devait mourir... pour rassembler dans l'unité les enfants de Dieu dispersés » (*Jn* 11, 51-52). L'Eglise, Epouse et Corps du Christ dans la mesure où elle est l'humanité victorieuse par Jésus-Christ, qui lui communique l'Esprit du Père, de sa division, de son morcellement, de sa dispersion, est la gloire de Dieu, parce que Dieu révèle en elle sa gloire intime, qui est d'être l'Amour en trois personnes, qui est d'être Père, Fils, Esprit en un unique Amour. Nous ne glorifions donc Dieu qu'en nous aimant les uns les autres de cet amour dont Jésus-Christ nous aime et par lequel, par nous, avec nous et en nous, il ne cesse de rassembler les enfants de Dieu dispersés et fait grandir l'Eglise, son Epouse qui resplendit toujours davantage, son Corps qui s'accroît sans cesse, tout au long des siècles de l'histoire universelle. « L'amour du Christ — à la fois l'amour que le Christ nous porte (génitif subjectif : « Comme je vous ai aimés ») et l'amour dont il nous donne de nous aimer les uns les autres (génitif d'origine : « Aimez-vous les uns les autres ») — nous presse, à la pensée que si un seul est mort pour tous, alors tous sont morts ; et il est mort pour tous, afin que les vivants ne vivent plus pour eux-mêmes, mais pour celui qui est mort et ressuscité pour eux » (*2 Co* 5, 14-15).

Aimer Jésus-Christ sans illusion, c'est faire son œuvre qui est l'Eglise, c'est aimer l'Eglise et donc participer à l'amour du Christ, Epoux et Tête de l'Eglise ; mais n'aime l'Eglise que celui qui, aimé de ses frères chrétiens et les aimant, se consacre tout entier avec eux tous au service de tous les hommes, afin qu'aimés, ceux-ci découvrent à leur tour la joie d'aimer et d'être les membres vivants de l'Eglise et que, devenus consciemment responsables de sa croissance, ils reconnaissent celui qui seul est source de l'amour et qui, bien avant qu'ils puissent s'en rendre compte, les aimait et leur apprenait, par son Eglise, en son Eglise, le goût et la joie d'aimer. L'humanité ne retourne à Dieu, dont elle vient, qu'en faisant son unité par l'amour que le Père ne cesse de lui communiquer par Jésus-Christ en l'Eglise, et chaque homme ne retourne à Dieu que par la charité fraternelle, fruit de l'Esprit, don de Dieu, qui le fait membre vivant de l'Eglise et artisan pour sa part de la croissance de l'unité. « Hors de l'Eglise, pas de salut », c'est-à-dire : Hors de l'unité, pas de salut ; mais pas d'unité sans amour ; or l'amour n'est que de Jésus-Christ ; donc hors de l'amour, c'est-à-dire hors de Jésus-Christ, pas de salut. Et ce salut, cette santé, cette vie épanouie, cet amour qui fait l'unité,

cette unité fruit de l'amour, ce retour commun et fraternel, donc personnel, au Père par Jésus-Christ dans l'unité de l'Esprit, est la seule et unique gloire de Dieu, sa gloire éternelle patiemment manifestée aux hommes par les hommes pour les hommes.

Dans cette perspective unitaire, synthétique, évangélique, que définit l'unique commandement, il ne saurait plus être question de rivalité ou de concurrence ni entre Dieu et les hommes, ni entre les hommes eux-mêmes. Il ne saurait plus être question, sinon comme d'un moment toujours nécessaire de la dialectique qui nous jette au-delà d'elle-même, de théocentrisme ou d'anthropocentrisme, pas plus que de racisme, de nationalisme ou de lutte des classes. En Jésus-Christ et par Jésus-Christ, l'homme est réconcilié avec Dieu et les hommes sont réconciliés entre eux, et l'une de ces réconciliations ne va pas sans l'autre, elles ne sont toutes deux que les aspects indissolubles d'une unique réconciliation. Tout retour vrai à Dieu est retour aux autres et n'est que cela ; tout retour authentique aux autres est retour à Dieu et n'est que cela.

« Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme, de tout ton esprit et de toute ta force », affirmait le premier commandement. C'était déjà mettre l'accent sur la manière d'aimer, sur le sujet qui aime. Mais les hommes ne pouvaient le comprendre. L'homme qui vit dans un monde d'objets, pour qui les autres sont d'abord des objets de connaissance et d'amour, avant qu'il découvre qu'ils sont aussi et d'abord des sujets, ne peut traiter Dieu que comme un objet ; et tout objet fait nombre avec les autres objets ; c'est pourquoi l'homme est spontanément polythéiste et idolâtre. Aussi l'Ancien Testament est-il une vigoureuse proclamation du monothéisme : « Ecoute, Israël, le Seigneur notre Dieu est l'unique Seigneur et tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme, de tout ton esprit et de toute ta force » (*Dt* 6, 4-5, cité par Jésus *Mc* 12, 29-30) et une énergique mise en garde contre toute objectivation sensible, imagée, de Dieu (*Ex* 20, 3-5 ; *Is* 40, 18). Mais l'homme en son enfance religieuse ne peut répondre à cette austère exigence que par un amour préférentiel pour Dieu, qui ne le fait pas encore dépasser, même s'il le prépare à ce dépassement, le monde des objets. Aimer Dieu plus que tout, l'aimer par-dessus toutes choses, comme on dit, ce n'est pas encore l'aimer comme l'Unique, l'aimer de tout son cœur, de toute son âme, de tout son esprit et de toute sa force. « Plus que tout », « par-dessus toutes choses », comme ce neutre faussement totalitaire, puisqu'il ne saurait désigner un univers de personnes, ce pluriel « chosiste » bien timide et mesquin, ces formules préférentielles, sont incapables de servir une pleine affirmation de l'unicité et de l'absolu du vrai Dieu. Bien sûr, il faut aussi aimer Dieu plus que son père, sa mère, son mari, sa femme,

ses enfants (cfr *Mt* 10, 37 ; *Lc* 14, 26), parce qu'il s'agit là de l'amour d'individus et de relations particulières. Mais quel chrétien oserait dire qu'il faut aimer Dieu plus que tous ? ou même simplement, plus que ces personnes que sont mon père, ma mère, mon mari, ma femme, mes enfants ? Dire cela serait faire injure à Dieu même, bien plus qu'à ces personnes (cfr *Mc* 3, 31-35).

C'est pour nous mettre en garde contre cette illusion d'adoration et d'amour vis-à-vis de Dieu, par laquelle il faut pourtant bien passer, que Jésus a mis sur le même plan, sans minimiser le moins du monde la transcendance de Dieu, le premier et le second commandement : « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu... voilà le plus grand et le premier commandement. Le second lui est semblable : Tu aimeras ton prochain... A ces deux commandements se rattache toute la Loi, ainsi que les Prophètes », lisons-nous en saint Matthieu (22, 37-40) ; et en saint Marc, à la question : « Quel est le premier de tous les commandements ? » Jésus répond : « Le premier, c'est... Tu aimeras le Seigneur ton Dieu... Voici le second : Tu aimeras ton prochain... Il n'y a pas de commandement plus grand que ceux-là » (*Mc* 12, 28-31).

Le prochain n'est pas mis au niveau de Dieu, mais l'amour du prochain est amené au niveau de l'amour de Dieu. Paradoxe dialectique qui va permettre à l'homme de passer de ce monde, celui des objets, à l'autre monde, celui des sujets, de ce monde de l'amour-désir, l'*éros*, à l'autre monde de l'amour-don, l'*agapè*. L'antithèse de l'amour pour le prochain égalé à l'amour pour Dieu révélera la vraie portée de la thèse de l'amour unique, total et absolu pour Dieu. La synthèse, découverte vitale dans l'amour du prochain de ce qu'est l'amour, révélera progressivement à l'homme Dieu qui est l'Amour.

Foi, charité fraternelle, espérance.

L'unique commandement formule cette synthèse, non pas de façon abstraite, doctrinale, intellectualiste ou moraliste, mais comme une exigence de vie, comme un appel de l'amour à aimer.

« Comme je vous ai aimés, aimez-vous les uns les autres ». L'homme ne peut aimer que s'il est aimé. L'homme n'a pas l'initiative de l'amour. L'amour est don, totalement don, uniquement don ; il n'est donc amour que s'il est don reçu et communiqué ; un amour non reçu n'est pas plus amour qu'un amour non communiqué. Recevoir le don, c'est aimer de l'amour dont nous sommes rendus capables d'aimer ; communiquer le don, c'est croire de fait à l'amour dont nous sommes aimés. Foi en Jésus-Christ qui nous aime et charité fraternelle, qui nous fait aimer les autres, sont en réalité inséparables : **foi et charité fraternelle sont le don qui nous fait vivre, don à la fois**

reçu et communiqué, l'Esprit Saint, que ne reçoivent vraiment que ceux qui le communiquent et que ne communiquent que ceux qui le reçoivent.

En nous donnant son commandement, Jésus nous identifie à lui. N'a-t-il pas dit aussi : « Comme le Père m'a aimé, moi aussi je vous ai aimés » (*Jn* 15, 9) ? Lui-même, s'il a l'initiative visible de l'amour par rapport à ses disciples — « Je ne vous appelle plus serviteurs... je vous appelle amis... Ce n'est pas vous qui m'avez choisi ; mais c'est moi qui vous ai choisis » (*Jn* 15, 15-16) — invisiblement ne l'a pas : il nous aime de l'amour dont il est aimé du Père, il est l'Envoyé du Père aux hommes ; et sa mission n'est que la révélation de sa filiation : Eternellement il dépend du Père. Il est Dieu, il est l'Amour, non de lui-même, mais du Père. « Dieu né de Dieu, vrai Dieu né du vrai Dieu ». Et il nous fait participer à sa mission pour nous faire participer à sa filiation, pour que nous soyons par grâce ce qu'il est par nature : « Comme le Père m'a envoyé, moi aussi je vous envoie » (*Jn* 20, 21) ; « Comme le Père m'a aimé, moi aussi je vous ai aimés... Comme je vous ai aimés, aimez-vous les uns les autres » (*Jn* 15, 9, 12).

Mais la mission du Fils ne s'achève, ne s'accomplit que par la mission de l'Esprit envoyé par le Fils. Notre amour des autres, par lequel nous participons à la mission du Fils, ne s'achève, ne s'accomplit que si nous aimons les autres au point qu'ils aiment à leur tour, que si le don communiqué devient en ceux qui le reçoivent don sans cesse communiqué à d'autres. Par cet amour qui devient en ceux que nous aimons don sans cesse communiqué aux autres, nous participons à la mission de l'Esprit. Le « Aimez-vous les uns les autres », s'il est compris dans toute son exigence et sa portée d'amour qui fait l'unité et par lequel grandit l'Eglise, nous révèle que la charité fraternelle est inséparablement participation à la mission du Fils et à la mission de l'Esprit. Comme Jésus-Christ nous sommes envoyés aux autres pour les envoyer aux autres, et c'est alors que nous découvrons l'unité du Christ et de l'Esprit, en découvrant l'unité du Christ et de l'Eglise œuvre de l'Esprit d'amour envoyé par Jésus, et dans cette découverte nous découvrons le Père dans l'unité du Fils et de l'Esprit, ces deux mains par lesquelles le Père, pour reprendre la belle expression de saint Irénée, ramène tout à lui. Par l'Esprit qui répand la charité fraternelle en nos cœurs, Jésus nous fait entrer dans la gloire du Père, qui éternellement est la sienne, en se révélant le Fils bien-aimé de Dieu, ressuscité au matin de Pâques et remonté vers le Père au jour de l'Ascension (*Jn* 17, 22-26).

« Tu aimeras le Seigneur ton Dieu ». Si Dieu est Amour, aimer **Dieu ne peut être qu'accueillir l'amour, reconnaître l'amour comme**

don gratuit, se laisser aimer par l'amour, croire en l'amour dont Dieu nous aime. Que pouvons-nous donner à Dieu sinon notre foi ? Aimer Dieu, c'est lui laisser en notre vie toute l'initiative, c'est dépendre de lui radicalement, non comme un serviteur dépend de son maître, mais comme un fils dépend de son père, comme un ami dépend de son ami, comme le Fils éternellement dépend du Père. Et notre obéissance quotidienne sera la libre expression de notre être spirituel, notre être de fils de Dieu, de notre libre foi suscitée par l'amour même dont nous sommes aimés, de notre libre consentement à la grâce qui nous est faite, de notre libre participation à la filiation divine de Jésus-Christ par notre libre participation à sa mission.

Mais nous ne croyons à l'amour dont nous sommes aimés que si nous aimons de l'amour dont nous sommes rendus capables d'aimer. C'est quand nous aimons les autres de l'amour dont Dieu nous rend capables de les aimer que nous découvrons à quel point Dieu nous aime, jusqu'où va l'amour qu'il nous porte. Ce ne sont pas des dons qu'il nous fait, il nous donne de donner comme il donne, il nous donne d'aimer de l'amour dont il nous aime, il nous donne, puisqu'il est l'Amour, de le donner comme il se donne à nous ; il se donne à nous en Jésus-Christ comme il se donne éternellement à son Fils, pour que nous puissions, en aimant les autres, le donner aux autres par la communication de l'Esprit.

L'œuvre de la foi, son fruit propre, c'est la charité fraternelle.

Si aimer Dieu, c'est croire en son amour, c'est aussi, identiquement, aimer les autres [1].

Mais le fruit de la charité fraternelle, de l'amour communiqué, c'est l'unité, c'est l'Eglise, mystère de l'unité des hommes qui retournent fraternellement à Dieu ? C'est donc le mystère de la paix et de la joie du salut universel en train de se faire, le mystère de l'espérance. Comme la femme en espérance attend dans la certitude l'enfant qu'elle fait, parce qu'elle fait l'enfant qu'elle attend, ainsi le chrétien, dans l'unité de l'Eglise, de toute l'humanité en gestation d'unité, est en espérance : il attend avec certitude le monde à venir, l'achèvement de l'unité, le Jour du Seigneur, le retour glorieux de Jésus-Christ à la fin des temps, la résurrection universelle, son entrée avec tous dans la gloire de Dieu, parce qu'en aimant ses frères il ne vit jusqu'à en mourir que pour celui qui est mort et ressuscité pour tous (*2 Co* 5, 14-15). Le chrétien attend dans la foi la manifestation du Christ total dont il est pour sa part l'artisan par la charité fraternelle, parce qu'il est l'artisan par la charité fraternelle de cette manifestation du Christ total qu'il attend dans

1. Nous avons essayé de développer ces perspectives dans « L'Amour est de Dieu. Foi en Dieu, Amour des hommes » (Editions Xavier Mappus, 1965).

la foi : c'est la certitude en comparaison de laquelle pâlissent toutes les autres certitudes, c'est l'espérance. La charité fraternelle, réalité de la foi, est donc aussi la réalité de cette espérance inconfusible du chrétien qui sait d'expérience intime que Jésus-Christ en son Eglise, par lui comme par tous ceux qui s'efforcent d'être fidèles à l'unique commandement, opère le salut du monde.

Si aimer Dieu, c'est croire à son amour, et donc aimer les autres, c'est encore, c'est enfin vivre dans la paix et la joie de l'espérance.

Pour le Nouveau Testament, les trois vertus théologales sont la foi, la charité fraternelle, l'espérance, et ce sont elles trois qui constituent l'amour pour Dieu (cfr *Col.* 1, 4-5; *1 Th* 1, 1-3; *1 Co* 13, 13; *2 Th* 1, 3-4).

Un pasteur protestant présentait ainsi à ses ouailles la vie chrétienne : « Le mouvement part de Dieu, leur disait-il, passe par nous, va aux autres et nous ramène tous à lui ». Un de ses auditeurs lui répondait : « C'est bien cela, Monsieur le Pasteur, mais ce qu'il y a de difficile, ce sont les virages ! »

Dieu nous aime : nous sommes tentés d'aimer Dieu; ce serait le mal aimer : il faut aimer les autres. Premier virage difficile à prendre ! Jésus n'a pas dit : « Comme le Père m'a aimé, moi aussi je l'aime », mais bien : « moi aussi je vous ai aimés »; il n'a pas dit : « Comme je vous ai aimés, aimez-moi » mais bien : « aimez-vous les uns les autres ». Et saint Jean, fidèle témoin, lui le disciple que Jésus aimait, nous redit, pour que nous sachions tous d'expérience, comme lui, que nous sommes le disciple que Jésus aime : « Bien-aimés, si Dieu nous a tant aimés, nous devons, nous aussi, nous aimer les uns les autres; Dieu, personne ne l'a jamais contemplé. Si nous nous aimons les uns les autres, Dieu demeure en nous, en nous son amour est accompli » (*1 Jn* 4, 11-12).

L'amour vrai des autres, parce qu'il vient de Dieu, parce qu'il est don de Dieu, fait l'unité et nous ramène à Dieu tous ensemble. Parce que nous oublions d'où vient l'amour, nous sommes toujours tentés d'oublier où mène l'amour. Second virage difficile à prendre ! Comme Jésus, son heure venue, passe de ce monde au Père (*Jn* 13, 1), pour entraîner avec lui toute l'humanité dans la gloire du Père, ainsi le chrétien passe sans cesse de ce monde à l'autre en participant par la gratuité et l'universalité de son amour, par sa mort à lui-même, au sacrifice de Jésus, pour qu'en lui, comme en Jésus, toute l'humanité retourne à Dieu.

Autrefois l'on était tenté de méconnaître l'importance du premier virage, aujourd'hui l'on est tenté de méconnaître l'importance du second. Autrefois l'accent mis sur la prière dégradait souvent la piété en piétisme, l'amour de Dieu en stérile contemplation intellectuelle ou en vaine mystique sentimentale, le culte rendu à Dieu

en esthétisme liturgique ou en folklore populaire, la charité fraternelle en cléricalisme ou en maternalisme ; aujourd'hui l'accent mis sur l'action dégrade souvent l'activité en activisme, l'amour des autres en techniques pastorales plus ou moins paternalistes, l'apostolat en propagande à la mode du jour, la réflexion spirituelle en raisonnements idéologiques ou en dopage de la sensibilité religieuse. Autrefois la confusion du personnel avec l'individuel faisait oublier le communautaire ; aujourd'hui la confusion du communautaire avec le collectif fait oublier le personnel. Autrefois sous prétexte de silence et de vie intérieure on risquait de ne ressasser que ses propres idées; aujourd'hui sous prétexte de conversation et de dialogue, on risque de sombrer dans le bavardage. Autrefois on négligeait la foi au profit de la religion; aujourd'hui pour affirmer la primauté de la foi on mésestime la religion où elle s'exprime. Autrefois beaucoup allaient allégrement à Dieu sans les autres ; aujourd'hui beaucoup vont naïvement aux autres sans Dieu. Autrefois l'on s'occupait des baptisés en oubliant couramment leur mission; aujourd'hui l'on se prétend solidaires des non-baptisés au nom de son baptême en oubliant bien souvent les solidarités du baptême. Autrefois l'on était tenté de sacrifier la charité à la vérité; aujourd'hui l'on est tenté de sacrifier la vérité à la charité. Autrefois, faute d'immanence fraternelle, l'on compromettait la transcendance de Dieu; aujourd'hui, faute du sens de la transcendance divine, l'immanence de l'amour n'est souvent qu'un leurre.

Si l'erreur d'autrefois est sans doute la cause de l'erreur d'aujourd'hui, craignons que l'erreur d'aujourd'hui ne fasse renaître l'erreur d'autrefois.

Au lieu de nous pourfendre les uns les autres au nom du primat de l'amour de Dieu ou du primat de l'amour du prochain, mettons-nous à l'école de l'Evangile et découvrons toute la richesse spirituelle du commandement nouveau, de l'unique commandement; il nous fera comprendre que le primat de l'amour de Dieu et le primat de l'amour du prochain sont réciproques, qu'ils ne sont, alternativement, que les deux temps du rythme pédagogique, la thèse et l'antithèse de la dialectique éducative par lesquels Dieu se révèle à nous, dans le mystère d'unité qu'est l'Eglise, par les autres qu'il nous apprend à aimer, qu'il nous donne d'aimer.

*
* *

Tirons quelques conséquences pratiques de cette perspective synthétique, « subjective », de cette perspective proprement spirituelle que nous révèle l'unique commandement.

Si les trois vertus théologales, foi, charité fraternelle, espérance, constituent l'amour pour Dieu et donc toute la vie du chrétien, il faut apprendre à croire, à aimer, à espérer.

Croire.

Croire, c'est accueillir le don de Dieu. Mais le don de Dieu n'est pas le don d'un objet, c'est le don du sujet à lui-même, de la personne à elle-même. Le don de Dieu est un appel, le don de Dieu est parole de Dieu à l'homme, le don de Dieu est vocation. La vie de foi est donc une vie d'attention à Dieu; croire c'est écouter Dieu. La communauté chrétienne écoute Dieu : « Ils étaient assidus à l'enseignement des apôtres » (*Ac* 2, 42). C'est la Parole de Dieu, le Verbe de Dieu qui fait l'Eglise. Il faut donc se réjouir de la place d'honneur rendue à la célébration de la Parole dans la liturgie. Tout le renouveau biblique doit nous permettre de participer plus intelligemment et plus fructueusement, de façon à la fois personnelle et communautaire, à cet accueil de la Parole de Dieu. Mais cette Parole de Dieu qui nous vient par nos oreilles de chair ou par nos yeux, quand nous méditons individuellement l'Ecriture, qui émeut notre sensibilité, éclaire notre intelligence, sollicite notre volonté, n'aura que peu ou point d'efficacité, d'efficacité durable et profonde, en tout cas, si nous ne savons pas écouter la parole intérieure, la voix de Dieu qui parle au cœur et à la conscience. « Nul ne peut venir à moi, si le Père qui m'a envoyé ne l'attire... Quiconque entend l'enseignement du Père et s'en instruit vient à moi » (*Jn* 6, 44-45; cfr *Mt* 11, 25-27; *Jn* 6, 65). La vie de foi suppose une éducation de la conscience; tous les maîtres spirituels insistent sur le rôle du discernement des esprits; il faut apprendre à reconnaître parmi toutes les voix qui parlent en nous celle de Dieu, car Dieu nous parle à chacun personnellement; la grâce du chrétien, fils de Dieu, c'est de savoir reconnaître au plus intime de lui-même la voix de son Père, la Parole de Dieu qu'est le Verbe, l'onction même de l'Esprit. La parole extérieure est nécessaire; mais elle ne suffit pas. La Bible proclamée ou lue dans l'Eglise, la Parole de Dieu enseignée par l'Eglise, n'est rien sans cette onction mystérieuse de l'Esprit en nous, sans cette lumière tout intérieure du Verbe, car elle n'est que le sacrement, le signe efficace, de la Parole intérieure. Il faudrait que cesse enfin, parmi nous, catholiques, cette méfiance — trop courante aussi bien parmi les théologiens, ceux qui détiennent l'autorité et les éducateurs que dans l'ensemble du peuple chrétien, — qui, sous prétexte de l'illuminisme et de l'illusion toujours possibles, bien sûr, amène à ne se préoccuper que de la sécurité dans la doctrine comme dans l'action, à confondre la prudence selon l'esprit avec la prudence selon la chair, l'humilité de l'amour avec

la pusillanimité et la peur du risque, à prendre pour la Tradition vivante et toujours en progrès les habitudes, quand ce ne sont pas les routines, de la pensée, de la piété et de l'apostolat. Bien des voix autorisées, au Concile et autour du Concile, se sont fait entendre en ce sens, mais l'on peut se demander si la majorité de ceux qui sont responsables de l'éducation de la foi se doute de l'effort nécessaire pour renouveler non seulement nos méthodes de catéchisme ou de prédication, de formation des futurs prêtres, des religieux et religieuses, des militants, — ce qui est en train de se faire, — mais bien la doctrine et la pédagogie spirituelles elles-mêmes, qui sont, non pas à inventer de toutes pièces, c'est trop clair, mais à repenser entièrement, à partir de toutes les richesses de la tradition de l'Eglise, en fonction de l'unique commandement et du mystère de l'Eglise, ce qui n'a encore jamais été fait.

Aimer.

S'il faut centrer résolument, avec l'Evangile, toute la vie chrétienne sur la charité fraternelle, il est tout aussi nécessaire de révéler, à partir de l'Evangile, les exigences de l'amour vrai. Un gros travail, et de valeur, a été fait en ce sens depuis les débuts surtout de l'Action catholique spécialisée; il a coïncidé — mais est-ce une simple coïncidence ? il s'agit bien plutôt d'une magnifique concordance suscitée par l'Esprit et d'un service réciproque, — avec le renouveau de la théologie biblique, patristique, dogmatique, morale, pastorale, et de la philosophie en ses diverses disciplines.

Ce qui a été mis en valeur, c'est l'exigence d'incarnation et d'universalité de l'amour. L'amour n'est l'amour que s'il s'incarne dans des gestes précis de service qui répondent au besoin non seulement des individus, mais des milieux où ils vivent, ce qui implique une transformation souvent radicale des structures sociales et des mentalités collectives en fonction de l'évolution actuelle du monde. Mais l'amour n'est l'amour que s'il est aussi universel, que s'il vise directement ou indirectement tous les hommes, que s'il transfigure, pour l'épanouissement de chacun et de tous, les solidarités de fait en solidarités de droit, que s'il poursuit patiemment mais inflexiblement la formation de la communauté humaine, l'instauration de la paix fraternelle entre tous les hommes.

Ce qui n'a peut-être pas encore été assez mis en valeur, c'est la gratuité de l'amour. L'*éros*, l'amour-désir, qu'il ne s'agit pas de supprimer, mais de sauver, est trop souvent pris pour l'*agapè*, l'amour-don. On mise trop sur la générosité; on pense trop aux résultats; on sert trop le Royaume de Dieu avec des méthodes et des techniques qui servent les entreprises humaines, méthodes et techniques qu'il faut savoir utiliser, puisque le Royaume de Dieu a un aspect visible

et terrestre, mais en lesquelles il est si tentant et si dommageable de mettre sa confiance. On ne respecte assez ni la liberté de l'Esprit à l'œuvre dans le cœur de tous, ni la liberté des personnes. On veut le bien des gens, mais peu ou prou malgré eux. On les utilise au service des mouvements, des œuvres, des paroisses, sans assez de souci de leur vocation personnelle, de leur équilibre physique, psychique et spirituel. On se contente d'avoir raison au lieu d'aimer. L'autorité s'exerce trop de façon autoritaire et l'obéissance est trop conçue de façon infantile ou même servile; ce qui explique et la faiblesse de trop de chefs et la perte du sens de l'obéissance chez beaucoup. Le mystère de la croix, mystère de l'humilité de Dieu se faisant serviteur de l'homme, n'est pas au cœur de l'amour pour faire sa gratuité; parce que la plupart n'ont point encore participé à ce mystère par une expérience personnelle, peu de chrétiens osent proclamer, parce que peu le pensent, le mot de saint Paul : « Je n'ai voulu savoir parmi vous que Jésus-Christ et Jésus-Christ crucifié » (*1 Co* 2, 2). Parce qu'elle a été trop souvent mal comprise et confondue avec les mortifications ou la résignation, avec les performances ascétiques ou l'éducation de la volonté, l'abnégation évangélique, qui est la face interne de l'amour, ne tient pas la place centrale, qui est la sienne, dans la formation spirituelle des chrétiens.

Autre déficit corrélatif : le lien existentiel entre la charité fraternelle et la foi, qui sont en réalité, comme nous l'avons vu, indissociables, n'apparaît pas ou, s'il est souligné, c'est de façon souvent très extrinsèque et artificielle. Si la foi consiste à écouter Dieu dans le présent, si la foi est docilité, l'action qu'elle suscite ne peut être qu'amour vrai, amour gratuit. Si l'amour est vrai, gratuit, s'il est attention désintéressée aux personnes, s'il vit de l'abnégation intime de celui qui aime, il est expression de la foi, union authentique à Dieu. Le disciple de Jésus-Christ par sa foi cherche à chaque instant la source de son action en Dieu, pour qu'elle soit amour vrai des autres; il agit en conscience; il n'agit jamais par attrait, fût-ce un attrait généreux, ni par intérêt, fût-ce l'intérêt le plus légitime ou celui d'autrui; il agit par devoir, en réponse à l'appel actuel de Dieu qui s'exprime en sa conscience et qui ne l'invite jamais qu'à aimer. Il sait que l'amour est en lui, mais pas de lui : « l'amour est de Dieu » (*1 Jn* 4, 7). C'est dans la charité fraternelle sans cesse reçue de Dieu par l'appel qu'il ne cesse de nous adresser et qui sans cesse nous fait davantage et mieux serviteurs des autres, que le chrétien participe à la croix du Christ : il meurt à lui-même par sa mort incessante à sa volonté propre en adhérant de plus en plus librement à la volonté actuelle de Dieu sur lui, qui est toujours l'amour gratuit et désintéressé des autres. « Qui n'est plus à soi est en Dieu tout au prochain », disait Fénelon. « La volonté de Dieu, ce sont

les bons désirs du prochain », disait saint François de Sales. Dans le Sermon sur la montagne Jésus avait dit : « Ce n'est pas en me disant : « Seigneur, Seigneur ! » qu'on entrera dans le Royaume des cieux, mais c'est en faisant la volonté de mon Père qui est dans les cieux » (*Mt* 7, 21). Saint Jean proclame lui aussi : « Bien-aimés, aimons-nous les uns les autres, puisque l'amour est de Dieu et que quiconque aime est né de Dieu et connaît Dieu. Celui qui n'aime pas n'a pas connu Dieu, car Dieu est Amour » *(1 Jn* 4, 7-8). « Dieu, personne ne l'a jamais contemplé. Si nous nous aimons les uns les autres, Dieu demeure en nous, en nous son amour est accompli » (*1 Jn* 4, 12). « Celui qui aime son frère demeure dans la lumière et il n'y a en lui aucune occasion de chute » (*1 Jn* 2, 10). « Nous savons que nous sommes passés de la mort à la vie, parce que nous aimons nos frères » (*1 Jn* 3, 14).

De l'avoir compris éviterait aux chrétiens d'aujourd'hui une double crainte : les uns ont toujours peur qu'en mettant l'accent sur la charité fraternelle l'on oublie Dieu, la foi, la prière, la vie intérieure, le spirituel, et que l'on tombe dans l'activisme, la dissipation, les engouements, le modernisme doctrinal ou pratique ; d'autres ont toujours peur qu'en rappelant la nécessité de la vie intérieure, de la prière, de l'effort spirituel, du culte à rendre à Dieu, des vérités de foi, l'on favorise l'individualisme religieux, le repliement sur soi, le culte du moi, le dogmatisme ou le moralisme et que l'on fasse oublier les autres à servir, le monde à sauver, la nécessaire présence du chrétien dans la cité. Dans la perspective de l'unique commandement, plus l'homme cherche au plus intime de lui-même la source de son action, plus il rencontre Dieu et dépend de Dieu, qui le tourne toujours davantage vers les autres, plus donc aussi cette action est amour vrai et le met toujours mieux au service des autres, en même temps qu'elle l'unit à Dieu. La vie intérieure n'est authentique que parce qu'elle se manifeste à l'extérieur et la vie extérieure n'est authentique que parce qu'elle procède de l'intérieur. Le plus personnel est toujours le plus communautaire, et réciproquement. Que serait le don qui ne serait pas reçu ? que serait le don qui ne serait pas communiqué ? Mais c'est le même don, la charité fraternelle, qui est sans cesse reçu de Dieu et sans cesse communiqué aux autres. L'amour n'est pas reçu s'il n'est pas communiqué ; c'est l'action qui authentifie la prière, mais toute action n'est pas nécessairement activité visible. L'amour n'est pas communiqué s'il n'est pas reçu ; c'est la prière qui fait l'action authentique ; mais prier est plus écouter Dieu que lui parler et qui écoute sa conscience en agissant écoute Dieu.

Toutes ces réflexions nous amènent à faire une distinction capitale. Faute d'en tenir compte, l'on tombe dans de graves confusions **idéologiques et dans de graves erreurs pédagogiques. En pratique**

l'on identifie le spirituel et le religieux et l'on oppose le temporel ou le matériel au spirituel. Ce qui s'oppose au spirituel, c'est le matérialisme (au sens courant de ce mot, non au sens de la philosophie marxiste). Le spirituel — l'esprit, dirait saint Paul, — est l'amour dont Dieu nous aime et nous donne d'aimer les autres; le matérialisme — la chair, dirait saint Paul, — est l'égoïsme et la suffisance qui font l'homme pécheur. Le temporel, le matériel, est toute activité qui prend du temps, qui est technique; elle peut être utilisée par l'amour ou par l'égoïsme, être au service de l'esprit ou au service de la chair. Les activités religieuses s'opposent aux activités profanes, mais ne sont ni moins temporelles, ni moins matérielles que les activités profanes : elles prennent du temps et mettent en jeu des techniques, elles aussi. Ce qui les distingue, c'est que les unes, les activités profanes, constituent la trame de la vie terrestre et que, par elles-mêmes, elles servent l'agrément ou l'intérêt des hommes, et que les autres, les activités religieuses, sont le signe efficace, le « sacrement » du spirituel, de la foi et de l'amour, et servent par destination l'homme lui-même, en sa vie la plus haute, sa vie de conscience [2].

Mais l'on voit par là que celui qui se livre à des activités religieuses par suffisance ou égoïsme, sans foi ni amour, est matérialiste, non de profession, mais de fait, tandis que celui qui se livre à des activités profanes en conscience par amour des autres est spirituel, même s'il se proclame incroyant ou ignore la pratique religieuse.

Il n'est pas plus sanctifiant de communier que de manger, de faire une prière que de prendre du repos ou de se détendre, d'assister à la messe que de travailler, parce que ce qui sanctifie, ce ne sont pas les activités religieuses, mais la foi et l'amour, dont elles sont le signe efficace, qui peuvent et qui doivent être l'âme des activités profanes autant que des activités religieuses.

Sans activités religieuses l'homme ne peut pas prendre conscience, du moins socialement et historiquement, de cette vie spirituelle qui anime de fait ou peut animer ses activités profanes. Toute découverte authentique de la religion, toute pratique religieuse libre et réfléchie constituent donc un progrès, parce qu'elles permettent une prise de conscience de la vie spirituelle et, par le fait même, un progrès de celle-ci. Mais il faut affirmer aussi que sans le souci

2. Nous remettons en cause un peu rapidement, ici et dans les pages qui suivent, des idées courantes sur la notion de religion, sur l'efficacité sacramentelle, sur le rôle de la disposition du sujet dans le culte rendu à Dieu ; nous ne méconnaissons pas — est-il besoin de le souligner ? — leur part de vérité, mais il nous a paru utile d'indiquer simplement dans quel sens la perspective que nous proposons invitait à les renouveler, à les approfondir, à les enrichir, à les nuancer. D'autres déjà ont amorcé ce travail de réflexion à la fois spirituelle, pastorale et théologique, que seul un effort persévérant et commun, dans la ligne du Concile, pourra mener à bien.

prédominant de la vie spirituelle, c'est-à-dire de la foi et de l'amour en toute la vie, le souci du service des autres accompli en conscience à travers toutes les activités profanes, les activités religieuses ne sont que satisfaction égoïste du besoin religieux, illusion sentimentale ou intellectuelle, superstition, idolâtrie grossière ou raffinée, hypocrisie, pharisaïsme.

La valeur d'une religion se mesure à sa capacité de faire vivre les hommes de foi et d'amour en toutes leurs activités, à sa capacité de leur apprendre à écouter leur conscience et à se mettre toujours plus totalement et de façon plus désintéressée au service de tous. Plus la religion est humaine, c'est-à-dire mieux elle révèle l'homme à lui-même en lui révélant sa vocation à l'amour, par conséquent sa vocation de fils de Dieu, en même temps que les exigences de l'amour, plus elle est vraie. Aucune grande religion ne peut donc, semble-t-il, être purement et simplement qualifiée de fausse. A la limite une seule religion est vraie et cette religion est la religion chrétienne, parce qu'elle et elle seule se met au service de l'homme en toute sa condition terrestre et accepte de sacrifier la religion elle-même à la foi et à l'amour : l'Eglise visible mourra, c'est-à-dire passera, comme Jésus-Christ lui-même, de ce monde à la gloire du Père et cessera d'exister comme religion pour n'être que communauté fraternelle universelle en Dieu et pour Dieu quand l'amour sera tout en tous ; et le signe de cette abnégation radicale de l'Eglise visible, de l'Eglise-religion, c'est qu'elle n'accepte comme authentique que l'adhésion libre de ceux qui en conscience veulent lui appartenir par le baptême et l'Eucharistie. N'est-ce pas le sens du schéma si important sur la liberté religieuse que le Concile a voté en sa dernière session ?

Espérer.

Si l'espérance est, comme nous avons essayé de le montrer, la certitude vitale du progrès de l'unité par la puissance de la charité fraternelle sans cesse reçue et sans cesse communiquée, il est urgent de révéler aux chrétiens, par delà tout espoir individuel, le caractère à la fois personnel et communautaire de l'espérance. En chacun c'est l'humanité tout entière qui espère son salut ; c'est elle qui, travaillée par l'Esprit depuis toujours pour qu'elle devienne le Corps du Christ, son Epouse, suscite dans le cœur de chacun l'espérance totale et universelle ; chaque chrétien doit assumer cette espérance et la faire sienne pour qu'en lui l'humanité en prenne davantage conscience et en vive mieux. La communauté visible et fraternelle des disciples de Jésus-Christ doit apparaître comme le témoin de l'espérance, comme le milieu divin où tous les espoirs humains, des plus médiocres aux plus beaux, des plus individuels aux plus

collectifs, sont accueillis avec respect et bienveillance, se purifient de tout ce qu'ils ont d'intéressé et de mesquin, d'illusoire et de limité, et sont transfigurés en l'unique et commune espérance. C'est dans la mesure où les chrétiens vivraient de cette espérance, — qu'ils proclament chaque dimanche : « J'attends la résurrection des morts et la vie du monde à venir », hélas ! sans y croire vraiment, vitalement, — qu'ils élimineraient de leurs cœurs toute incertitude et toute peur, en particulier la peur du communisme ; ils découvriraient que l'incertitude et la peur sont les effets d'un complexe d'infériorité inavoué. C'est parce qu'ils n'opposent à l'immense espoir collectif du mouvement marxiste, le plus grand espoir collectif sans doute que l'humanité ait jamais connu, que leur petit espoir individuel du salut ou leurs espoirs vaguement collectifs du triomphe terrestre de la bonne cause et de l'Eglise visible, que leur vie proclame si peu cette paix et cette joie promises par Jésus et qui sont le fruit de l'Esprit de la Pentecôte. Seule la liberté spirituelle, la liberté pascale, inséparable de l'amour en son effort de gratuité et d'universalité, la liberté qui ne fleurit que sur la croix et de la croix, révèle la profondeur, l'amplitude, la solidité de l'espérance chrétienne. Tant que le ciel et l'enfer seront présentés presque uniquement ou de façon prédominante comme la récompense ou le châtiment, comme les sanctions de la moralité individuelle, ce qu'ils sont, bien sûr, et non pas aussi, et non pas d'abord comme la logique interne des deux forces qui se disputent le cœur de chaque homme et l'humanité tout entière, l'amour et l'égoïsme, tant que le ciel et l'enfer apparaîtront surtout comme l'alternative qui attend, comme une échéance, au terme de chaque vie chacun de nous et non comme l'actualité du drame universel qui se joue à chaque instant en chacun et dont chacun pour sa part est responsable, l'espérance ne révélera sa certitude, sa paix, sa joie ni aux chrétiens qui prétendent la connaître, ni au monde qui l'attend.

C'est dans la célébration de l'Eucharistie que la communauté chrétienne, l'Eglise visible, prend conscience de ce qu'elle est : le témoin actif de l'espérance pour toute l'humanité. Au cœur de la réforme liturgique décidée par le Concile, il y a la redécouverte de la messe dominicale comme le repas de famille qui réunit, dans la joie de l'unité fraternelle, signe visible de la victoire pascale de Jésus-Christ, les chrétiens qui offrent à Dieu le sacrifice du Seigneur pour mieux y participer, non seulement par la réception du Pain consacré, mais par toute leur vie, afin de hâter le retour du Seigneur en hâtant par leur charité l'heure de l'unité universelle et définitive. Le détail technique des réformes liturgiques, faites et à faire encore, n'a de valeur que s'il permet aux chrétiens de prendre conscience de leur unité et de leur mission, gage de l'unité universelle, dans la joie du

Seigneur ressuscité. L'essentiel est que la messe dominicale soit l'expression collective de la communauté des âmes, des cœurs, des esprits, dans la foi, la charité fraternelle, l'espérance, et que cette expression soit pleine d'allégresse dans le souvenir de la première venue du Seigneur et dans l'attente de son retour à la fin des temps.

C'est autour de la célébration de l'Eucharistie, en dépendance et dans la perspective de la messe dominicale, que doit se renouveler toute la pratique religieuse : participation à la messe en semaine et communion sacramentelle, — recours au sacrement de pénitence, instrument de réconciliation ecclésiale en vue de l'Eucharistie, mais aussi de progrès spirituel par la participation intelligente, toute de foi et de charité, au sacrifice rédempteur de Jésus-Christ, — vie sacramentelle sous toutes ses formes du baptême et de la confirmation à l'extrême-onction en passant par le mariage et par l'ordre, — célébration totale ou partielle de l'office divin, — dévotion eucharistique et culte de la présence réelle du Christ par le signe du pain, — prières ou dévotions collectives, — paraliturgies, — proclamation de la Parole de Dieu au cours de retraites, de missions paroissiales ou régionales, etc. Saint Luc dans les Actes des Apôtres joint à « la fraction du pain » les prières : « Ils étaient assidus à l'enseignement des apôtres (la vie de foi), fidèles à la communion fraternelle (la vie de charité fraternelle), à la fraction du pain et aux prières (la vie d'espérance) » (*Ac* 2, 42). Si toute la vie chrétienne (foi, charité fraternelle, espérance), à la fois personnelle et communautaire, est « l'adoration en esprit et en vérité » (*Jn* 4, 24), « le culte spirituel » par lequel « nous offrons nos personnes en hostie vivante, sainte, agréable à Dieu » (*Rm* 12, 1), l'expression visible de ce culte et de cette adoration est toute la pratique religieuse collective, centrée sur la célébration eucharistique dominicale, qui seule donne son vrai sens, toute sa valeur, à la pratique religieuse individuelle.

Mais si le processus normal, le rythme correct de la vie chrétienne est foi fructifiant en charité fraternelle qui s'épanouit en espérance, s'il faut écouter Dieu pour aimer et servir ses frères et s'il faut aimer et servir ses frères pour vivre dans la joie de l'unité en train de se faire, l'Eucharistie et, dans son orbite, toute la pratique religieuse ne peuvent être que le troisième temps du rythme chrétien. L'Eucharistie dominicale, centre de la pratique religieuse, ne doit pas être mise à la première place chronologique. Si dans l'ordre de la valeur, elle tient la première place, puisqu'elle est l'accomplissement de la vie chrétienne, le fruit d'espérance où foi et charité fraternelle prennent pleine conscience d'elles-mêmes et s'épanouissent, dans l'ordre pédagogique il faut la maintenir au terme du processus en lequel se développe la vie du chrétien. A mettre l'accent d'abord **sur l'Eucharistie et la pratique religieuse, on les appauvrit, on les**

réduit à n'être que « des moyens de sanctification », on les prive de leur âme véritable, on n'en fait que des techniques salutaires, on ne voit plus en elles le signe efficace, le « sacrement » de l'espérance en laquelle fructifient la foi et la charité fraternelle. En bonne théologie sacramentaire, *le sacrement n'est efficace que parce qu'il est* signe. A mettre l'accent sur l'efficacité, on détruit ou on énerve l'efficacité ; à mettre l'accent sur la foi et la charité fraternelle, dont l'Eucharistie et la pratique religieuse sont le signe, on assure efficacement l'efficacité spirituelle de celles-ci. Seuls les chrétiens qui vivent, en toute leur vie, de foi et de charité fraternelle, peuvent comprendre le sens et la valeur de l'Eucharistie et de la pratique religieuse et s'en nourrir fructueusement. C'est parce que l'Eucharistie est le sacrement de l'espérance en laquelle s'épanouissent la foi et la charité fraternelle, que la participation à l'Eucharistie renouvelle la foi du chrétien et le met avec une charité revigorée au service de ses frères. C'est en se laissant mettre par Dieu (foi) au service des autres (charité fraternelle) que les chrétiens unis en l'Eglise retournent à Dieu (espérance), qui leur donne, par une fidélité plus grande, d'aimer mieux les autres, afin de retourner à lui davantage et mieux, avec un plus grand nombre de frères, jusqu'au jour où sera consommée en Dieu l'unité de tous les hommes.

Francheville-le-Haut (Rhône) **Jean CLÉMENCE, S.J.**
Le Châtelard.